

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Jules GROSS

Le Curé d'Orsières. Légende
valaisanne

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1937, tome 36, p. 121-127

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

LE CURÉ D'ORSIÈRES

Légende valaisanne

— Pourvu qu'on ne vienne pas me demander de monter en procession à Orny * ; comment le faire avec mon asthme et mes pauvres vieilles jambes ?

Le curé d'Orsières se barbouilla le nez de tabac et regarda de nouveau la pluie qui inondait le jardin du presbytère.

— Quelle pluie, Seigneur ! Il a dû pleuvoir comme ça au déluge.

Depuis trois semaines on n'avait pas vu un coin du ciel bleu ; les cataractes d'eau glacée tombaient sans relâche ; prés et champs se ravinaient ; les torrents débordaient, la Dranse roulait d'énormes granits qui s'entrechoquaient, se chevauchaient, se brisaient parfois avec un tintamarre pareil à celui du canon. Le fracas se répercutait contre les flancs boisés du Catogne, montait de là vers les solitudes glacées d'Orny, grimpait d'un bond au sommet du Vélan et du Grand-Combin.

— Les pauvres gens ! murmura le curé.

* M. le Chanoine Melly, curé d'Orsières, a publié dans les *Annales valaisannes* de mars 1937 une notice historique très intéressante sur les anciennes processions à Orny, définitivement supprimées à partir de 1882. Cette notice a suggéré à M. le Chanoine Jules Gross, confrère de M. Melly, de rappeler la jolie légende qu'on va lire.

Il songeait aux foins amassés en hâte, lors de la dernière éclaircie et qui ne pourraient plus être utilisés sinon comme litière. Un vrai désastre ; il faudrait vendre le bétail à vil prix faute de fourrage.

— Les pauvres gens ! redit le curé. Pourvu qu'ils ne demandent pas une procession à Orny ! C'est au bout du monde. Et mon vicaire alité depuis deux semaines ne pourrait y aller à ma place. Comment faire s'ils ont cette idée ?

Il avait deviné juste. « Il faut aller à Orny », disait-on dans tous les ménages. « Il n'y a que cette procession qui puisse obtenir du ciel un temps plus propice. »

On se rendait là-haut dans les cas désespérés. Le plus souvent c'était lors d'une sécheresse extraordinaire, lorsque le ciel était fermé depuis des mois, quand l'eau même des bisses avait presque tari, lorsque les blés penchaient tristement leurs épis dans une atmosphère étouffante de forge. Aux hivers rigoureux de cette vallée étroite blottie au pied des cimes géantes succèdent souvent des étés torrides. On se souvenait que lorsque tout espoir d'une pluie bienfaisante avait cessé, la procession si pénible, si longue, à Orny avait changé le temps chaque fois à peu près. A la descente de la montagne une douce ondée avait arrosé parfois les pèlerins ; les années pluvieuses l'arc-en-ciel avait posé son arche immense aux sept couleurs sur les villages noirs noyés si longtemps dans la brume et tous les cœurs chantaient à l'envol des cantiques d'action de grâces.

On pèlerinait donc à Orny dans tous les cas désespérés. Une forte journée de marche. On partait un peu après minuit et on n'était de retour qu'à la tombée de la nuit. Tout le long de la route, des prières, le rosaire, puis des cantiques, des psaumes. Un sentier de chèvres rocailleux, qui montait en pente rapide, presque en ligne droite, un sentier dangereux parfois sous des rocs surplombants et ruineux ; une rude corvée, cette montée à Orny, et une descente périlleuse. Des pèlerins, parfois, avaient péri au retour en dévalant la pente vertigineuse ; on les considérait presque comme des martyrs et on ne les pleurait pas, nobles victimes.

Arrivés au petit oratoire, au pied du glacier d'Orny, ces braves gens tiraient de leur bissac du pain noir et du fromage maigre, et, après une courte pause, on reprenait le chemin de l'église en priant du mieux qu'on pouvait en dévalant la pente roide ou en chantant quand c'était possible :

— Miserere mei, Deus, secundum magnam misericordiam tuam.

— Pourvu qu'on ne vienne pas me demander la procession à Orny !

Au moment même où le brave homme redisait ces mots, on frappa à la porte, et il vit entrer une délégation du conseil communal, le président en tête. Il parla le premier :

— Messire curé, vous devinez pourquoi nous voilà : vos paroissiens demandent tous qu'après-demain, lundi, on monte en pèlerinage à Orny. Auriez-vous la bonté de l'annoncer demain au prône ? Ce sera dur, je le sais, et vous serez trempé jusqu'aux os, mais nous le serons comme vous ; vous êtes vieux, je le suis moi-même ; vous avez de la peine à souffler, c'est aussi mon cas et celui de bien d'autres. Nous irons quand même, et le bon Dieu sans doute aura pitié de notre souffrance... Aux grands maux les remèdes héroïques !

Le curé n'essaya pas même de discuter sérieusement devant cette manière un peu cavalière d'imposer au pasteur la volonté des brebis ; il aurait pu faire remarquer que ce n'était pas toujours les plus dévots qui proposaient cette manifestation extra-liturgique ; qu'il y avait eu des abus et que l'évêque de Sion lui-même ne l'admettait qu'à contre-cœur ; il lui fallait donc se résigner et il se disait que le temps pouvait s'améliorer dans l'espace d'un jour et demi.

Le dimanche, la pluie continuait encore, mais elle tombait moins fort que la veille et le curé crut entrevoir un coin de bleu au sommet du Catogne ; il espérait une accalmie et ce fut sans trop craindre qu'il annonça la procession du lendemain.

Hélas ! vains espoirs. Des nuages opaques enveloppèrent tout le val, la pluie tomba sans arrêt toute la soirée

du dimanche. Il était à peine onze heures, et des pas nombreux tintèrent sur les dalles devant la cure, la porte de l'église fut ouverte avec fracas. Des voix montaient jusqu'à la chambre du curé. L'une criait, rageuse :

— Il ne viendra pas.

— Il faudra bien qu'il vienne.

Le curé crut reconnaître la voix aiguë de Mélanie Praplan, la prieure du Rosaire, laquelle prétendait tout régenter à l'église ; une dévote, si vous voulez, mais une vieille fille (une vierge-martyre, disait le curé) qui s'ingéniait, aurait-on pu croire, à rendre la dévotion revêche à tout le monde par sa mesquinerie et son peu de vraie charité...

La foule continuait à envahir l'église. A onze heures et quarante minutes, la grosse cloche s'ébranla dans la vieille tour romane qui avait vu le passage des hordes sarrasines pillant la contrée. La puissante voix emplît de ses sonorités le val noyé dans la brume. Le carillon chanta une vieille ronde populaire, puis, de nouveau, le gros bourdon martela l'air de ses puissants appels.

Minuit approche. La foule se précipite. Le curé ouvre sa fenêtre. La pluie continue à fouetter les vitres. La petite place devant l'église n'est plus qu'un fossé boueux ; les sentiers seront horribles.

Les cloches carillonnent de nouveau, les cloches saintes chantent de leurs voix claires : « Accourez tous, disent-elles sans doute, accourez tous, bons paroissiens d'Orsières, venez, petits et grands, jeunes et vieux, venez, en route, en route. »

— Est-il fou, ce marguillier ? fait le curé ; ont-ils tous la berlue ?... Un temps à ne pas mettre le diable dehors ! Non, non, c'est impossible... c'est tenter Dieu. Presque tous vont contracter des pleurésies. Je leur dirai que c'est impossible..., il faudra attendre..., voir s'il y a une éclaircie...

Les paroissiens arrivent encore. Ils arrivent de tous les villages, même des plus éloignés... Tous ceux qui entrent à l'église portent sur leurs habits de gros sacs de toile ou de vieux paletots, car les parapluies étaient encore inconnus ; les cloches chantent toujours et les retardataires se glissent dans l'église comble. De mémoire d'homme on n'a pas vu pareille affluence, pas même le six décembre, le

grand jour de la fête patronale, le beau jour de saint Nicolas, évêque de Myre.

Le curé arrive enfin, bon dernier. Il fait son entrée par la porte latérale de la sacristie réservée au clergé, aux enfants de chœur, aux magistrats et aux employés de l'église.

Il contemple la foule en hochant la tête. Les fidèles emplissent tous les bancs, les couloirs des nefes, l'allée centrale, les chapelles latérales, refluent jusqu'à la table de communion, emplissent la moitié du chœur réservé aux autorités civiles.

— Que faire, mon Dieu, que faire ? murmure le curé à mi-voix.

Il hésite. Il ne peut se décider à s'agenouiller au pied de l'autel pour entonner les litanies des saints, prélude du départ. Il va des stalles à la sacristie, de la sacristie au portail et il inspecte l'horizon. Peut-être espère-t-il une accalmie. Non, de gros nuages gris couvrent tout le val ; une pluie fine et glacée ne cesse de tomber, implacable. Pas le plus mince espoir de voir finir ce déluge. Nouvelle inspection du paysage, nouvelle entrée à la sacristie, nouvelle descente au portail pour consulter l'horizon. Depuis plus d'un quart d'heure la cloche a tinté le départ. Messire curé se demande quel parti prendre. Les magistrats chuchotent :

— Qu'attend messire curé ?

— Pourquoi ne part-on pas ? se demandent les jeunes filles qui s'alignent derrière la croix.

Messire curé n'a pas l'air de comprendre. Il se dirige encore une fois vers le portail, il place horizontalement sa main sur ses yeux pour mieux voir ; il secoue la tête, puis, tout à coup, d'un pas délibéré il remonte la nef, et, au lieu d'aller s'agenouiller devant l'autel pour entonner les litanies, voici qu'il monte en chaire et parle ainsi :

— Mes bien chers frères. Nous ne pouvons pas lutter contre les éléments déchaînés. Aller à Orny aujourd'hui ! vous ne pouvez pas y penser sérieusement. Mais non, mais non, ce serait tenter Dieu. Vous vous exposeriez à des fluxions de poitrine et à vingt autres maladies. Croyez-vous que moi, pauvre vieux asthmatique, je pourrais

faire cette course ? non, je ne le pourrai pas, certainement non. Et qui vous visitera et vous donnera les derniers sacrements, si vous tombez malades, puisque mon vicaire est alité ? Voulez-vous abrégier la vie de tant de vieillards qui sont ici ? Voulez-vous tuer peut-être plusieurs de ces chers enfants qui sont l'espoir de la paroisse et votre joie, chers parents ? Voulez-vous peut-être enlever à leurs enfants, à leurs époux des jeunes femmes dévouées et vertueuses ? En avez-vous le droit ? Vous avez eu la bonne volonté de faire ce pèlerinage, vous avez voulu tenter l'impossible, mais Dieu ne veut pas cet impossible ; votre bonne volonté lui suffit : à ses yeux vous avez fait ce pèlerinage, tous nous l'avons fait, tous nous en avons le mérite à ses yeux. Le bon Dieu avait demandé à Abraham d'immoler son fils Isaac. Abraham était prêt à l'immoler, mais le bon Dieu s'est contenté de cette bonne volonté, il a arrêté la main de ce père héroïque qui voulait sacrifier son fils bien-aimé. Dieu ne lui a pas permis d'achever l'holocauste. Ainsi de vous, mes frères, mes enfants bien-aimés. Tenez, je prends sur moi toute la responsabilité de cette procession omise ; s'il y a là une faute, j'en assume toute la responsabilité. Oui, je prends tout cela sur moi ; que ma conscience seule soit chargée et non pas la vôtre. Nous ferons cette procession un autre jour, quand le temps le permettra. Aujourd'hui, nous chanterons les litanies et la messe.

Les paroissiens murmurèrent quelque peu, mais enfin, puisque le curé prenait sur lui toute la responsabilité, ils se calmèrent sans trop de peine.

Le beau temps revint. On oublia sans doute la procession qui devait se faire selon la promesse du curé à une époque plus favorable. Le temps coula des années nombreuses. Le curé mourut, et tous les paroissiens qui remplissaient l'église le jour de la procession supprimée... ou différée moururent aussi

Bien des années passèrent.

Une nuit très obscure. La pluie qui tombe depuis des semaines. Un homme d'Orsières suivait un sentier abrupt tout fangeux et glissant. Il pestait contre la pluie qui ne

cessait de noyer les récoltes ; il se disait : « On devrait peut-être aller en pèlerinage à Orny comme les anciens... »

Il aperçoit tout à coup un prêtre portant sur sa soutane un surplis blanc et l'étole violette. Il chantait à mi-voix :

— Miserere mei Deus, secundum misericordiam tuam...

L'homme fut touché de compassion en voyant ce pauvre vieux prêtre au souffle court qui montait ainsi vers la montagne par une pluie semblable.

— Quel est donc ce curé ? se demandait-il. Comme il marche avec peine ! Pauvre vieux !

— Où allez-vous, monsieur le curé ? demanda l'homme.

— En pèlerinage à Orny... Je dois y monter toutes les nuits de pluie... J'ai déjà fait quatre cents fois ce voyage..., il me reste à le faire deux cent soixante-six fois... — une fois pour chacun de mes paroissiens qui n'ont pas fait le pèlerinage... par ma faute... J'ai tout pris sur moi..., toute la responsabilité. Dieu est juste. Bientôt j'irai chanter l'alleluia éternel.

Jules GROSS